

Le faire ne nous appartient pas

Les représentations du travail dans *Les heures souterraines* de Delphine de Vigan
et *Nous étions des êtres vivants* de Nathalie Kuperman

Linn Apelmo

Automne 2015

Université de Lund

Centre de langues et de littérature

Directeur de mémoire : Björn Larsson

Table des matières

1 Introduction	p 3
2 Analyse	p 7
2.1 L'état d'exception	p 7
2.2 Le faire	p 8
2.3 Le personnel et le professionnel	p 10
2.4 L'être humain au travail et l'inhumain du travail	p 12
2.5 Le collectif et la solitude	p 13
2.6 La gouvernance et le fonctionnement	p 16
2.7 La résistance et la soumission	p 18
2.8 Les rêves	p 23
3 Conclusion	p 24
4 Bibliographie	p 26

1 Introduction

Dans cette étude, nous examinerons comment est décrit le travail dans deux romans contemporains français : *Nous étions des êtres vivants* (2010) par Nathalie Kuperman et *Les heures souterrains* (2009) par Delphine de Vigan.

Nous examinerons les romans à la lumière de quelques articles qui traitent la littérature du travail. Aurore Labadie¹ et Thierry Beinstingel² ont étudié l'histoire du travail dans la littérature française. Le premier exemple que donnent les deux, se trouve au XIXe siècle, à l'entrée de l'industrialisme, où quelques écrivains abordent le sujet du travail et essaient de décrire la réalité du peuple qui travaille. Parmi eux, on trouve Balzac et Zola. À cette époque naît aussi « la perception positive du travail comme moteur d'ascension sociale » (Labadie, 2014).

Mais ce type de roman reste rare jusqu'au temps entre les deux guerres mondiales, où on assiste à un débat sur le rôle social de la littérature (Labadie, 2014). Deux courants se forment : la littérature populiste où les écrivains veulent valoriser le peuple en les donnant une place dans la littérature, et la littérature prolétarienne où les écrivains décrivent le prolétariat de l'intérieur. Ce dernier courant avait des critères pour les écrivains prolétariens : il faut être né dans le prolétariat, être autodidacte et ouvrier.

Selon Labadie et Beinstingel, la littérature du travail suivent les changements du monde du travail. Ainsi l'absence du thème du travail dans la littérature du temps après la deuxième guerre mondiale aux années 1980 peut s'expliquer par les circonstances économiques : l'abondance des travaux à plein temps et les avancements sociaux. En plus, le Nouveau Roman et la critique structuraliste dominant la scène littéraire, la littérature s'est éloignée de la politique. Dans les années 1970 on trouve quelques exceptions : des intellectuels qui commencent à travailler dans les usines pour décrire la réalité ouvrière.

Les deux auteurs notent aussi que la crise économique dans le monde capitaliste et la désindustrialisation en France qui commencent dans les années 1970 ont des effets dans la littérature la décennie suivante. Certains écrivains décrivent le monde ouvrier qui disparaît. François Bon écrit *Sortie d'usine* (1982) et Leslie Kaplan écrit *L'excès, l'usine* (1982). Beinstingel note que les premiers démantèlements de l'industrie sont accompagnés des bonnes garanties de retraite, en même temps que la sociologie entame le sujet du travail, raisons pour

1 <http://www.cahiers-ceracc.fr/labadie.html>

2 <http://ler.letras.up.pt/uploads/ficheiros/10566.pdf>

lesquels les romans qui le traitent restent peu.

Autour de l'année 2000, Beinstingel et Labadie notent un grand essor de la littérature sur le travail, qui continue à nos jours. Ce temps se caractérise par la mondialisation, la crise financière et ses suites, le chômage et une précarité grandissante. Se référant à une ouvrage de Luc Boltanski et Eve Chiapello, Labadie décrit un « nouvel esprit du capitalisme »³ avec des exigences neuves aux salariés : « adaptabilité, flexibilité, précarisation, autonomisation, mise en concurrence des individus » (Labadie, 2014). Les entreprises s'organisent en réseaux au lieu de hiérarchiquement. Beinstingel note des thèmes nouveaux de ce temps : la précarité et l'inanité du travail. Il distingue les récits nostalgiques du monde ouvrier du passé, qui sont les récits le plus proche de la littérature prolétarienne classique.

Labadie décrit trois inflexions dans la littérature du travail des années 1980 à nos jours : des témoignages de la désindustrialisation et le monde ouvrier qui disparaît, des récit du nouveau précaire, et les histoires des salariés dans les entreprises qui subissent des changements néolibérales. Elle décrit aussi comment les écrivains sont influencés par la sociologie et l'histoire, surtout en fondant leurs œuvres sur des entretiens avec des ouvriers.

Les deux soulèvent la question du langage comme étant central dans les récit du monde du travail d'aujourd'hui. Ils relèvent comment les écrivains utilisent la langue pour décrire les nouvelles conditions du travail. Quelques écrivains utilisent une forme fragmentée pour raconter une vie du travail fragmenté et l'atomisation d'ouvrier, comme le fait par exemple Yves Pagés dans son roman *Petites natures mortes au travail*. Labadie examine comment certains écrivains traite le « novlangue » d'entreprise – cela veut dire une langue utilisée par une entreprise pour imposer ses idées aux travailleurs et pour empêcher la critique.

Dans l'article « Au creux du rêve. Travail et identité, au féminin, dans quelques récits d'A. Rivaz et de F. Bon », Maria Hermínia Amado Laurel a examiné comment le rêve et le travail sont des références identitaires des personnages féminin dans quelques romans d'Alice Rivaz et François Bon⁴. À travers ces notions, l'auteur veut mieux comprendre les changements du monde du travail entre les années avant le deuxième guerre mondiale et aujourd'hui. Elle relève, par exemple, qu'entre le récit de *Sortie d'usine* qui se déroule en 1982, et celui de *Daewoo*, en 2004, les hiérarchiques du travail ont profondément changés, ce qui a aussi affecté les rêves des ouvrières. Dans *Sortie d'usine*, les luttes ouvrières répondaient

3 Voir : Luc Boltanski et Eve Chiapello, *Le Nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 1999.

4 <http://ler.letras.up.pt/uploads/ficheiros/10566.pdf>

à l'espoir et les rêves étaient encore possibles. Dans *Daewoo*, les hiérarchiques ne sont plus très claires, on ne sait pas qui affronter, et les rêves portent sur le passé ou un monde qui n'a jamais existé.

Amado décrit comment les ouvrières chez les deux écrivains fondent leur identité, une identité collective, sur le travail et le lieu du travail. L'usine chez Bon est un lieu personnel et existentiel. Elle décrit comment, dans *Daewoo*, avec la désindustrialisation et la vente de l'usine, cette identité est détruite, et « le réel se dérobe au personnage » (Amado, 2012:27). Selon Amado, l'écriture de François Bon est, par le refus de l'oubli et de l'effacement du lieu, un engagement éthique.

Nous voulions étudier quelques romans contemporains, et nous nous avons limité aux romans français. Comme le soulèvent Beinstingel et Labadie, il y a nombreuses romans dans le genre. Au départ, nous avons aussi l'intention d'examiner des personnages féminins, un thème que nous avons laissé au profit des autres, mais qui a dirigé le choix des romans. D'autres aspects qui ont joué un rôle dans le choix sont qu'ils sont inspirés par des expériences personnels, mais écrits par des écrivains qui écrivent normalement sur d'autres sujet que le travail. En plus, les deux romans sont racontés dans des manières divergentes. *Nous étions des êtres vivants* a plusieurs narrateurs ; les parties collectivement racontées du « chœur » nous intéressent particulièrement. *Les heures souterrains* consiste en deux histoires parallèles dont l'une occupe plus de place dans le roman ainsi que dans notre étude.

Nathalie Kuperman a publié huit romans, parmi lesquels on trouve *J'ai renvoyé Marta* (2005), l'histoire d'une femme qui engage une femme de ménage, et *Les raisons de mon crime* (2013), qui raconte une histoire de famille marquée par l'alcool. Son dernier roman, *La loi sauvage* (2014), est une introspection d'une mère évoquée par la parole de la professeur de sa fille : « Votre fille, c'est une catastrophe »⁵. Kuperman a également écrit une vingtaine livres pour la jeunesse et des pièces radiophoniques. Elle est née 1963 à Paris, où elle vit encore. Elle ne vit pas de sa plume, déclarant qu'elle a besoin d'être en prise directe par la réalité.

Nous étions des êtres vivants est inspiré par la vente de la maison d'édition Fleurus où l'écrivain travaillait. Le roman parle des travailleurs dans une groupe de presse, Mercandier Presse, qui est à vendre depuis un an. L'histoire est racontée du point de vue de plusieurs personnages. Ils ont tous des chapitres, au titre de son nom, qui revient. Il y a aussi les chapitres du « chœur », où les événements de l'entreprise sont racontés au point de vue de

5 <http://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Blanche/La-loi-sauvage>

« nous ». Le roman est partagé en trois parties : Menace, Dérèglement et Trahison. Dans cette étude, ce roman sera nommé *Nous étions*.

Delphine de Vigan est née en 1966 à Boulogne Billancourt et a publié huit romans. Son premier, *Jours sans faim* (2001), écrit sous le pseudonyme Lou Delvig, inspiré par sa propre expérience, parle d'une jeune femme avec l'anorexie. *Rien ne s'oppose à la nuit* (2011) est une enquête familiale que l'écrivain a abordé après le suicide de sa mère. Delphine de Vigan a écrit ses premiers quatre romans quand elle travaillait dans un institut de sondages. En 2014, elle a réalisé son premier film, *A coup sûr*, une adaptation de son roman *Les Jolis Garçons*.

Les heures souterraines raconte un jour dans la vie des deux personnages. Les deux personnages ne se connaissent pas, mais leurs histoires se ressemblent à plusieurs points et leurs chemins se croisent. Mathilde subit le harcèlement psychologique à son travail depuis des mois. Elle est « l'adjointe du Directeur Marketing de la principale filiale Nutrition et Santé d'un groupe alimentaire international » (de Vigan, 2009:24) depuis huit ans. Jacques, son supérieur hiérarchique, avec qui elle travaille depuis le début, l'a peu à peu dépossédée de toute responsabilité et ne lui adresse plus la parole. Avec des petites choses qu'elle peut à peine décrire, il a réussi à la détruire. Ce jour, elle sent qu'elle est arrivée au bout de ce qu'elle supporte. À la fin du roman, elle démissionne. Le même jour, Thibault quitte son amant parce qu'il l'aime mais elle ne l'aime pas. Il travaille comme médecin à Urgence médicale. Lui aussi sent qu'il est au bout de ses forces. Tout les deux habitent à Paris. C'est la ville qui les joint, la vie dure et inhumaine de la grande ville, la solitude, l'épuisement mais aussi le rêve de rencontrer quelqu'un qui le comprendrait. Désormais, ce roman sera appelé *Les heures*.

Nous examinons le mot « travail » dans le dictionnaire *Le Grand Robert de la langue française* (Robert, 1985). Le mot a deux entrées, qui à son tour comporte plusieurs acceptions. La première entrée comporte des sens vieillis ou moins fréquents. Le seul sens du xii^e au xvi^e siècle, vieilli au xvii^e, était : « État d'une personne qui souffre, qui est tourmentée; activité pénible » (Robert, 1985). Dans un sens spécialisé mais moderne, le travail signifie également les douleurs de l'enfantement. « Les travaux », au pluriel, a un sens littéraire : « Fatigues, activités pénibles qui apportent de la gloire » (Robert, 1985).

La deuxième entrée est divisé en trois groupes, A, B et C. Le groupe A parle des activités et des actions qui aboutissent à un résultat : « Ensemble des activités humaines coordonnées en vue de produire ou de contribuer à produire ce qui est utile ou jugé tel; état,

situation d'un homme qui agit avec suite en vue d'obtenir un tel résultat », « Ensemble des activités manuelles ou intellectuelles exercées pour parvenir à un résultat déterminé (œuvre, ouvrage, production), considéré le plus souvent comme une nécessité ou un devoir », « Manière dont un ouvrage, une chose créée par l'homme, a été exécuté », de ce résultat : « Ouvrage, résultat d'un « travail » ou de « travaux », et d'une activité savante : « Le travail de (qqch.) : action ou façon de travailler une matière; de manier un instrument » (Robert, 1985).

Le groupe B comporte un sens plus spécifique, développé au XIX^e siècle, qui parle de cette activité (décrit sous A), « organisée à l'intérieur du groupe social et exercée d'une manière réglée » : « Activité laborieuse professionnelle et rétribuée », « Activité économique des hommes (aidés ou non par les machines), productrice d'utilité sociale », « L'ensemble des travailleurs considérés dans le groupe social » (Robert, 1985).

Le groupe C désigne le travail de la fermentation ou de l'érosion, un fonctionnement ou une force, et le « Produit d'une force » ou « unité de travail » comme par exemple joule ou kilowattheure.

Dans cette étude, nous examinerons le travail dans le sens des groupes A et B sous l'entrée 2. Ces significations du travail semblent être les plus fréquentes et comportent ce qu'on comprend normalement par un emploi rémunéré.

2 Analyse

Nous examinerons les représentations du travail à travers de quelques thèmes que nous avons trouvés centraux dans les deux romans. D'abord, nous notons que les récits se déroulent en des états d'exception, ce qui affecte surtout le « faire », mais qui nous suivra à travers toute l'analyse.

2.1 L'état d'exception

Dans *Nous étions*, l'entreprise est en train d'être vendue, les employés ne savent pas encore ce qui se passera avec l'entreprise et avec eux. Au début du roman, ils apprennent le nom de l'homme des affaires qui a acheté l'entreprise, Paul Cathéter, mais ils doivent attendre encore pour le voir et pour savoir son plan pour l'entreprise. C'est un temps d'attente. Les employés

savent qu'ils déménageront, mais ils ne savent pas où. Ils n'ont rien à dire sur ces questions. C'est un temps d'inquiétude, d'insécurité, de rumeurs et de peur.

Dans les parties dans *Les heures* qui parlent de Mathilde, il y a un « avant » et un « aujourd'hui ». Avant, c'est avant que l'attitude de Jaques envers elle a changé. Avant, la vie était normale, aujourd'hui c'est autre chose. Mathilde est exclue de tout qui se passe à l'entreprise. Elle ne sait pas vraiment ce qu'est son travail, parce qu'elle n'a rien à faire. Elle a dû changer son image de l'entreprise, parce qu'elle a vu des côtés de celle-là qu'elle ignorait.

Thibault, dans *Les heures*, n'est pas dans un état d'exception comme les cas ci-dessus. Son jour au travail est comme n'importe quel jour au travail. Mais quelque chose est quand même différent. Il a quitté Lila, son amour, il est soulagé mais fragile, il est fatigué. Il ne peut pas vraiment laisser les pensées à Lila hors du travail. La douleur et la solitude qu'il voit tous les jours au travail lui font soudainement mal : « Il a vu des centaines de patients atteints de maladies graves. Il sait comment la vie bascule, à quelle vitesse [...] Ce soir il lui semble qu'il a perdu cette pellicule de protection, cette distance invisible sans laquelle il lui est impossible d'exercer son métier » (de Vigan, 2009:278).

À l'instar de ce qu'écrit Amado sur le sentiment du réel après la vente de l'usine dans *Daewoo*, certains personnages dans nos deux romans expriment que la situation où ils se trouvent au travail ne semble pas réelle. Dans *Nous étions*, Ariane se sent comme un personnage dans un mauvais film, et dans *Les heures* Mathilde pense : « Tout cela depuis le début ne peut avoir eu lieu autrement qu'en un rêve, tout cela relève d'un cauchemar de série B, un sursaut d'effroi au cœur de la nuit » (de Vigan, 2009:246).

2.2 Le faire

Dans *Nous étions*, ainsi que dans l'histoire de Mathilde dans *Les heures*, les employés ne font pas ce qu'ils font un jour normal au travail. Mathilde téléphone les techniciens de l'entreprise, elle téléphone sa mutuelle, elle téléphone la SNCF pour des billets de train des vacances. Elle explore le site de *World of Warcraft*, elle pense au passé, elle rêve de ce qu'elle pourrait faire, elle essaye d'utiliser son ordinateur et elle parle avec des collègues.

Quand Jaques, sans dire rien, l'a déménagé à un mauvais bureau à côté des toilettes, Patricia Lethu, la Directrice de Ressources Humaines, vient la voir. La DRH se plaint du bureau et dit qu'elle va s'en occuper. Mathilde lui explique que le problème n'est pas le bureau, c'est qu'elle est payée trois mille euros par mois mais ne travaille pas⁶.

6 Un problème qui est l'inverse d'un type de conflit du travail plus fréquent, où le problème est qu'on travaille

Mathilde comprend qu'elle peut faire n'importe quoi dans son bureau sans que personne s'en occupe. Elle essaye de remplir ses heures au travail avec des choses utiles ou qui font passer le temps. Elle imagine des choses qu'elle pourrait faire pour prouver son existence :

«Elle pourrait jeter ses dossiers à travers la pièce, de toutes ses forces contre les murs. Elle pourrait sortir de son nouveau bureau, se mettre à hurler dans le couloir, ou bien chanter Bowie à tue-tête, mimer quelques accords plaqués sur une guitare, danser au milieu de l'open space, onduler sur ses talons, se rouler par terre, histoire qu'on la regarde, histoire de se prouver qu'elle existe. » (de Vigan, 2009:117)

Les employés dans *Nous étions* ne travaillent pas beaucoup eux non plus. Ils vont à plusieurs rendez-vous, ils remplissent des cartons pour le déménagement, ils attendent, ils pensent au passé et au futur, aux situations professionnelles et personnelles, ils parlent, ils boivent du café. Quand le roman commence, la concentration se relâche. C'est une demi-heure avant une rencontre avec les syndiquées, que les employés ont attendu tout le week-end. Ils attendent de finalement savoir quelque chose sur ce qui va se passer. Ils s'impatientent, ils s'inquiètent, ils ne peuvent pas se concentrer sur le travail. Pourtant, la rencontre ne leur donne pas beaucoup d'information. La direction retient l'information le plus longtemps possible ; ainsi elle rend plus difficile pour les employés de s'engager pour le futur.

À la fin du roman, Patrick Sabaroff est l'un de ceux qui a eu sa lettre de licenciement. Il est effondré et ne va pas au travail. Il téléphone à un des collègues, lui demandant ce que les collègues compte faire pour lui. Les collègues qui reçoivent ce message sont secoués par le rappel de leur condition, qu'il est vrai que les gens sont licenciés, même Patrick qui est un bon travailleur. Ils en veulent au chef, mais ils ne comptent pas faire quelque chose pour Patrick Sabaroff : « Nous ne voulons pas répondre à la question de ce que nous comptons faire pour lui. Rien. De toute façon, on ne peut rien faire. On ne peut rien faire. Le "faire" ne nous appartient pas » (Kuperman, 2010:199).

Il y a un passage dans *Nous étions* qui contraste avec le manque d'action. Le passage se déroule dans une sorte de zone grise – dans le lieu du travail mais hors des heures du travail. Ariane, un employé qui au début est contre le déménagement de l'entreprise, reste secrètement dans les locaux pendant la nuit, pour contempler le lieu et essayer de comprendre

trop ou gagne trop peu, ou bien tous les deux.

se qui se passe. Sans qu'elle l'ait prévu, elle s'engage dans un « travail de destruction » (Kuperman, 2010:122), éventre les cartons de déménagement et détruit le contenu. Nous reviendrons à cet acte, fait dans une rage contre ce qui se passe à l'entreprise, dans le dernier chapitre sur la résistance et la soumission.

2.3 Le personnel et le professionnel

Le sens du travail a changé énormément pour Mathilde – quand elle a été employée, le travail l'a aidé à commencer à vivre à nouveau après une longue dépression suivant la mort de son mari. L'entreprise avait été la place de sa renaissance, il « l'avait obligée à s'habiller, se coiffer, se maquiller » (de Vigan, 2009:200), et elle avait continué à travailler avec enthousiasme pendant huit ans. Les descriptions du travail de cette époque-là contrastent clairement avec les descriptions du travail d'aujourd'hui. Avant, elle avait un sentiment de prendre part à quelque chose, d'être utile. Elle aimait toutes les choses que l'entreprise était :

« les odeurs émétiques de la cantine, les entretiens annuels, les réunions inter-départements, les tableaux croisés dynamiques sous Excel, les graphiques 3D sous Powerpoint, les collectes pour les naissances et les pots de départ en retraite, elle avait aimé les mots prononcés aux mêmes heures, chaque jour, les questions récurrentes, les formules vidées de leur sens, le jargon propre à son service, elle avait aimé le rituel, la répétition. Elle avait besoin de ça. » (de Vigan, 2009:201)

C'est des perceptions familières, des mots et des gestes répétés, des rituels communs qui construisaient l'entreprise, et rendaient indispensable l'entreprise pour Mathilde. Il nous semble que pour elle, le contenu des réunions et des conversations est moins important que leur récurrence et leur familiarité.

Maintenant, le sens de l'entreprise a changé, parce que Mathilde n'y prend plus part. Elle regarde les autres employés en contemplant leurs vies qui se ressemblent, les choses qu'ils font tous chaque jour, la communauté auquel elle ne participe plus. Les formules vidées de leur sens ont perdu leur fonction :

« Aujourd'hui il lui semble que l'entreprise est un lieu qui broie. Un lieu totalitaire, un lieu de prédation, un lieu de mystification et d'abus de pouvoir, un lieu de trahison et de médiocrité. Aujourd'hui il lui semble que l'entreprise est le symptôme pathétique du psittacisme le plus vain. » (de Vigan, 2009:202)

Avant, l'entreprise lui donnait de la joie de vivre, maintenant elle la détruit. Mais avant comme maintenant, l'entreprise affecte Mathilde personnellement, la bâtit ou la brise comme personne. Cette réalité ne correspond pas à l'image que Mathilde a toujours eu de l'entreprise :

« Il n'y a jamais eu de photos de ses enfants posées sur son bureau. Ni vase, ni plantes, ni souvenir de vacances. À l'exception de son poster de Bonnard, elle n'a rien apporté de chez elle, n'a pas cherché à personnaliser son espace, à marquer son territoire. Il lui a toujours semblé que l'entreprise était un lieu neutre, dénué d'affects, où ces choses-là n'avaient pas leur place. » (de Vigan, 2009:114)

Pour tenir, elle essaye de ne pas prendre ce qui se passe personnellement, mais elle ne réussit pas. Elle ne voit plus ses amis, parce qu'elle pense que dans leur regard, ce n'est pas l'entreprise qui a des problèmes mais elle, qui ne s'adapte pas, qui est trop faible – et elle craint que c'est vrai.

Dans l'histoire de Thibault, le travail et la vie personnelle se mêlent aussi, ce qui est soutenu par la nouvelle technique. Auparavant, Thibault recevait l'information par la radio sur les adresses qu'il aurait visiter. Maintenant, la base le contacte au téléphone, pour des raisons de confidentialité. Ainsi, Thibault ne peut pas s'empêcher à penser à Lila : « À chaque fois que la base lui enverra une nouvelle adresse, il ne pourra s'empêcher d'espérer voir apparaître le prénom de Lila. Pendant des semaines, cette sonnerie sera son tourment » (de Vigan, 2009:62). Comme on a vu dans le chapitre 1.1, ce jour-là, Thibault ne peut pas tenir la distance qu'il tient normalement envers ces patients. La séparation avec Lila a pris toutes ses forces, lui a ouvert aux sentiments et il ne peut pas laisser ni Lila ni les sentiments hors du travail.

Dans *Nous étions* aussi, le travail est une partie des vies et des identités des personnages. Quand par hasard Ariane a appris que la Directrice Générale, Muriel, l'a mise sur la liste des futurs licenciements, elle sent que son existence même est menacée. Mais à travers la menace elle trouve une force pour défendre son nom qui lui paraît soudainement le nom le plus beau du monde. Elle pense : « Muriel Dupont Delvich livre mon nom – Ariane Stein – et je lui en serai presque reconnaissante tellement cette intention de me réduire à rien remue en moi la nécessité d'exister. Les armes restent à inventer » (Kuperman, 2010:154). Ariane a peur d'être licenciée. Elle pense que la pire des chose qu'on puisse dire à ses enfants est qu'on n'a plus de travail. Elle ne veut pas susciter l'inquiétude de ses enfants, ni la pitié de personne, alors elle décide de se battre pour rester dans l'entreprise.

La peur de ne plus avoir un travail revient dans les deux romans. Le travail est quelque chose de personnel ; si on le perd, c'est un échec personnel. La peur de perdre le travail est liée à la honte et à la dégradation. Les personnages ne pensent pas beaucoup au risque d'être sans argent ou à la difficulté de trouver un nouveau emploi ; la peur tourne autour de la menace contre leurs êtres, de ne plus exister. La peur se trouve plus à un niveau existentiel qu'à un niveau matériel.

2.4 L'être humain au travail et l'inhumain du travail

Labadie décrit comment les nouveaux modes de gestion du personnel dans l'entreprise « placent la préoccupation humaine derrière l'économique » (Labadie, 2014) et comment cela a fait entrer des nouveaux personnages dans la littérature, « qui interrogent ce qu'il reste de l'humain lorsqu'il est soumis à la flexibilisation » (Labadie, 2014). Cette tendance se voit dans les deux romans ici examinés, qui montre le monde du travail inhumain ainsi que la souffrance humaine suivant les décisions économiques qui passent sans protestation dans un lieu où tout le monde a peur d'être le prochain sur la liste.

Comme on l'a vu, dans *Nous étions*, les êtres sont menacés par les changements de l'entreprise. L'expérience des employés est que la direction ne tient pas compte du fait qu'elle a affaire à des êtres humains : « Les patrons qui nous vendent à un autre patron ne savent pas qu'ils me vendent moi, Agathe Rougier, 50 ans, célibataire sans enfant, 1,60 m, 57 kilos, blonde, enfin, châtain clair, enfin, je ne sais plus, cela fait tellement longtemps que je décolore mes cheveux » (Kuperman, 2010:20). Le chef peut gouverner justement parce qu'il s'en moque des êtres humains. Le chœur pense : « Ce soir, dans nos lits, nous imaginons la façon dont on pourra survivre au cœur de cette société rachetée pas un homme d'affaires. Paul Cathéter est à l'œuvre en nous. Sa force à lui, c'est qu'il s'endort sans penser à nous » (Kuperman, 2010:102).

Mais le fait que les employés sont des êtres vivants, non des machines, est aussi une source d'espoir et de résistance, parce qu'ils partagent l'expérience de ce qui se passe à l'entreprise. Ils partagent l'espoir, l'inquiétude et les rires, et cela est leur force. Pourtant, parce qu'ils ont repéré certains qui rampent devant les chefs, parce que « les êtres humains ont leurs raisons humaines » (Kuperman, 2010:102), ils doutent du partage. Les êtres dans *Nous étions* veulent surtout sauver leur propre peau. Parce que cela leur semble possible, contrairement à sauver la peau de tous les employés, mais aussi parce que les êtres vivants sont plus inclinés à s'adapter qu'à résister. Le chœur :

« Tirer son épingle du jeu est une expression qu'aucun de nous n'ose prononcer, mais qui fait loi, qui nous meut, nous fait errer dans le couloir en imaginant que quelque chose reste possible, en dépit de tout, parce que nous sommes des êtres vivants, et que la vie en nous ne demande que ça : s'adapter au pire. » (Kuperman, 2010:62,63)

À la fin du roman, c'est comme si les employés sont privés de leur humanité, de leur vie, parce qu'ils sont privés de tout pouvoir d'agir ensemble. « Nous » ne sommes pas un groupe des individus qui ensemble peuvent faire des choix :

« Le "faire" ne nous appartient pas. Et il nous arrangerait presque de subir. Nous sommes une bête à cinquante têtes réparties dans les box d'un labyrinthe compliqué dont elle ne pourra plus sortir. Les têtes tomberont, mais elle restera prisonnière, car une bête ne sait pas ce qu'est le choix. » (Kuperman, 2010:199)

Dans *Les heures*, ce n'est pas uniquement les travaux des personnages principaux qui sont dépeint comme dure et inhumaine mais le monde du travail entièrement, ainsi que la ville, la société et l'esprit du temps. En attendant le métro, Mathilde pense à un fait qu'elle a lu dans le journal. Tous les quatre jours, quelqu'un se jette sous le métro. Des groupes de psychologues ont été mis en place pour soutenir les conducteurs concernés, parmi lesquels certains ne s'en remettent jamais. Déclarés inaptes, ils sont reclassés au guichet ou au bureau. Ces derniers temps, il est arrivé que Mathilde s'est imaginée de tomber devant le train elle-même.

Dans le métro débordé, une femme a du mal à respirer et Mathilde l'aide à descendre. La femme est claustrophobe, mais elle prenait le métro pour aller au travail qu'elle vient de trouver par une agence d'intérim. Maintenant elle craint d'être en retard.

Thibault voit toutes les semaines des cadres surmenés qui font venir les *Urgences Médicales* au bureau pour ne pas perdre une minute. Ce phénomène, ainsi que les maladies liées au stress, sont des nouveaux éléments de son métier. Éléments qui semble être liées à la ville. C'est comme si Thibault travaille avec les symptômes de la vie dans la ville autant que des maladies: « au volant de sa Clio il ira visiter un premier patient, puis un second, il se noiera comme chaque jour dans une marée de symptômes et de solitude, il s'enfoncera dans la ville grise et poisseuse » (de Vigan, 2009:19).

La fragilité de l'être humain qui n'a pas de place dans le monde dur du travail est un thème central dans les deux romans. Les êtres humains sont susceptibles d'être détruits et ils ont besoin les uns des autres, mais ils sont aussi, surtout dans *Nous étions*, malléables, lâches et trompeurs.

2.5 Le collectif et la solitude

Labadie note aussi l'atomisation des ouvriers comme une nouvelle forme de domination au travail, et commente les représentations littéraires :

« Au roman réaliste propre à dire l'unité prolétarienne des dernières usines, où syndicats et ouvriers formaient une unité contre le patronat, répond la fragmentation du roman contemporain apte à montrer l'évolution du monde du travail, devenu le lieu d'une désocialisation » (Labadie, 2014).

Dans *Les heures* ainsi que *Nous étions*, le travail est devenu un monde où on est seul. Dans ce dernier, le rôle que jouent les relations personnels dans l'entreprise est quelque chose de nouveau pour les employés. Ils comprennent que d'être amis pourrait les aider dans la situation où ils sont, mais ils ne savent pas comment faire :

« Nous n'avions pas songé à cela, nous aimer les uns les autres. Comment faire? Nous détestons la plainte d'Agathe Rougier, la suffisance de Patrick Sabaroff [...] Nous les observons en entomologistes. C'est au moment où il faudrait que nous nous aimions que nous nous regardons avec défiance. Avant, nous ne pensions qu'à travailler le mieux possible ensemble. S'aimer les uns les autres ne nous préoccupait pas. Aujourd'hui, c'est au-dessus de nos forces. » (Kuperman, 2010:62-63)

Comme Mathilde, les employés n'ont pas avant songé à la dimension intime du travail. Dans les deux romans, c'est quand les employés souffrent, quand ils pourraient avoir besoin les uns des autres, qu'ils se rendent compte de ce manque.

Mathilde est devenu de plus en plus seule depuis qu'elle est exclue de plus en plus des projets de l'entreprise. Ses collègues ont suivi l'attitude de Jaques et évitent Mathilde. Thibault a toujours travaillé seul. Ni Mathilde ni Thibault ne parle pas souvent de leurs sentiments ou de leurs pensées, ce qui les rendent encore plus seuls.

Dans *Nous étions*, la précarité de la situation, la menace des licenciements et la peur du futur, séparent les employés plus que les unissent. La manière dont l'histoire est racontée renforce cette solitude. Dans les chapitres racontés du point de vue d'un personnage, le lecteur

aperçoit tout ce qui sépare les gens, combien ils se sentent tous seuls et pensent à eux-même en premier lieu. Mais il y a aussi les chapitres du chœur, qui exprime les pensées et les sentiments de tous les employés ensemble. Parfois la voix d'une seule personne dans le chœur s'exprime, mais dans ces cas, la personne est souvent anonyme et la voix est seulement une des voix du chœur. La plus souvent, c'est « nous » qui s'exprime dans le chœur, parfois « on ». Le chœur ne s'exprime pas à travers un porte-parole du groupe. Il faut noter qu'il n'y a pas beaucoup de dialogues dans le roman ; surtout ils manquent dans le chœur. Le chœur exprime des pensées et des sentiments communs, sans que les employés partagent les pensées ou les sentiments en parlant. Il exprime les pensées de « nous », même quand « nous » ne sommes pas ensemble. Par exemple, le chœur s'exprime quand les employés se sont couchés le soir et ne sont pas ensemble : « Nous avons pensé les uns aux autres, aux collègues, en se demandant si l'un dormait déjà, si l'autre faisait la fête, mais nous avons eu besoin de cette proximité-là, même si nous en haïssons certains, en jalousons d'autres » (Kuperman, 2010:160). Le chœur donne ici un sentiment d'unité, de proximité bien que le lecteur sache que les personnages sont tous seuls, chacun dans son lit. Parfois, le chœur exprime l'espoir et la solidarité :

« Fêtons ! et, oui, buvons du champagne. Je connais un excellent producteur, dit l'un de nous, qui livre dans les quarante-huit heures à l'adresse indiquée. Cotisons-nous, épaulons-nous, faisons équipe, je m'occupe du champagne, je m'occupe des coupes, je m'occupe des trucs apéritif, je m'occupe de réserver une salle, je m'occupe de prévenir la direction, je m'occupe de... Nous sommes unis, vraiment unis. Et la solidarité dont nous faisons preuve fournit à nos lèvres le prétexte de sourire pour de bon, sans arrière-pensées, sans solitude. » (Kuperman, 2010:46-47)

Mais, le plus souvent, la voix du chœur exprime l'insécurité, l'inquiétude ou le doute : « Nous ne pouvions plus rien faire de nos jambes, de nos mains, de nos cerveaux. Nous avançons en tâtonnant, et la présence de celui qui était devant rassurait celui qui le suivait » (Kuperman, 2010:227). Les passages comme celui-ci sont ambigus. Parfois, nous avons l'impression que les employés sont unis et renforcés en partageant l'insécurité. Parfois, il nous semble que le partage les rend plus incertains. Souvent, le chœur met le doigt sur le manque de partage et de collectivité dans l'entreprise.

Avec son irréalisme et son incertitude, le chœur soulève des questions du collectif au travail, le collectif dans la littérature et le travail dans la littérature. Comment raconter l'histoire d'une entreprise? Comment sonnerait la voix collective des travailleurs atomisés

d'une entreprise aujourd'hui? Le chœur est une tentative de raconter l'histoire d'un collectif où il n'y a pas de collectif.

Pendant un bref moment, le chœur n'est pas un rassemblement des gens mais un seul corps : « Notre cœur bat comme un fou. Nous avons une conscience soudaine et cauchemardesque de la précarité de nos existences dans l'entreprise » (Kuperman, 2010:225).

2.6 La gouvernance et le fonctionnement

Mathilde subit des choses au travail qu'elle a mis des mois à nommer. Tout ce que Jaques lui a fait, il l'a fait dans une manière qui empêche la résistance de Mathilde. Quand elle a pu les nommer et finalement ose lui demander des comptes, il nie tout. Elle commence à douter d'elle-même, elle pense qu'elle est faible et que tout est sa faute. Quand elle téléphone à Jaques pour encore une fois lui demander ce qui se passe, il l'accuse, à voix haute pour que tout le monde puisse entendre, de l'insulter. Quand, finalement, elle cherche un nouveau poste dans l'entreprise, il l'empêche. Elle sait qu'elle peut facilement être remplacée, mais Jaques ne va pas la laisser s'échapper.

Cette manière de déstabiliser les employés en utilisant des méthodes psychologiques subtiles ressemble au comportement du nouveau chef dans *Nous étions*. Paul Cathéter ne regarde pas les employés dans les yeux, ils ne leur parle pas, ils leur retient d'information. Il leur tient dans l'insécurité et l'inquiétude, un état qui affecte même leur langue. Le chœur : « Paul Cathéter ne veut pas nous connaître. Pour tuer un chien, il ne faut pas croiser son regard, dit Christophe, le seul qui soit encore capable de prononcer une phrase avec un sujet, un verbe et un complément. » (Kuperman, 2010:193)

Dans *Les heures*, la DRH admet que les salariés psychologiquement les plus faibles se trouvent en première ligne quand l'entreprise se trouve sous pression. Mais elle défend l'entreprise et Jaques, qui doit répondre à une demande difficile. Elle conseille Mathilde d'avoir patience, d'accepter la situation et d'être prête à chercher un nouveau poste. Dans *Nous étions*, les faibles n'ont pas de place dans l'entreprise. Sur la question de savoir pourquoi il a licencié Agathe Rougier, Paul Cathéter répond qu'elle est en arrêt maladie tous les trois ans pour dépression, et que « l'entreprise ne peut pas se laisser ralentir par les faibles » (Kuperman, 2010:215). Les employés craignent d'être faibles et méprisent la faiblesse. Pour prouver à l'amant de son ex qu'elle ne l'est pas, Ariane accepte de dénoncer des collègues pour le chef. C'est sa chance de garder une place dans l'entreprise. Ariane commence à exister pour le chef « du seul fait qu'il m'offrait la possibilité de dénoncer quelqu'un » (Kuperman,

2010:201). L'entreprise est un lieu qui modèle les individus, les tient à leur place et les met en concurrence. Il est presque impossible de rester dans l'entreprise et pratiquer la solidarité.

Il faut jouer le jeu ; cela est claire dans *Nous étions*, et cela veut dire trahir les autres salariés en les désignant pour licenciement, pour rester soi-même dans l'entreprise. C'est un jeu pour obtenir ce qu'on veut, « qui a trait au pouvoir ou à la survie, cela dépend sous quel angle on examine les choses » (Kuperman, 2010:203). Dans ce jeu, les compétences ne compte pas en premier lieu, ce qui compte est de savoir manœuvrer, flatter, dénoncer. C'est un jeu des rôles, où telle personne qui joue tel rôle n'a pas d'importance. Cela, les employés apprennent vers la fin du roman, quand Muriel a démissionné parce qu'elle ne pouvait plus supporter de jouer le jeu, et le poste de Directeur Général est rempli par Ariane. Les l'interchangeabilité des rôles et les trahisons créent un milieu arbitraire où les salariés se méfient les uns des autres. Après qu'Ariane est devenu Directeur Général, les employés s'attendent à presque n'importe quoi : « Qui? on s'en fiche, on ne s'attarde plus à qui dit quoi, puisqu'il nous semble maintenant que n'importe qui peut dire n'importe quoi. Nous nous méfions de nous-même, craignant de nous le pire : pourrions-nous devenir autres si l'occasion se présentait? Non, pas nous » (Kuperman, 2010:220-221).

Quand Mathilde cherche de l'aide chez la DRH, celui lui explique « combien l'entreprise est devenue un univers complexe, soumise à la pression concurrentielle, à l'ouverture des marchés, sans parler des directives européennes, combien tout cela, ici comme ailleurs, contribue à générer de la tension, du stress, des conflits » (de Vigan, 2009:109). Elle explique cela comme si Mathilde « se réveillait d'un long coma » (de Vigan, 2009:109) et comme si elle avait « appris par cœur le dépliant *Horizon 2012* publié par la Direction de la Communication » (de Vigan, 2009:111). Ce passage exemplifie comment l'entreprise utilise la langue pour gouverner. Ainsi écrit Beinstingel : « Jamais il n'y a eu autant de « Services de communication » complètement disproportionnés par ailleurs par rapport aux enjeux réels. Mais cela montre que le véritable défi des entreprises est bien de récupérer le langage à leurs profits et sous toutes ses formes » (Beinstingel, 2012:58). Labadie commente le « novlangue d'entreprise » (Labadie, 2014), une langue que l'entreprise impose aux employés afin de « déposséder le salarié de sa propre langue, ses pensées et concepts » (Labadie, 2014) et ainsi empêcher la critique. Même si Mathilde note que Patricia Lethu parle comme un dépliant, elle ne peut pas repousser ce langage entièrement. Tout au long du roman, elle vacille entre croire et résister aux mots qu'utilise l'entreprise pour décrire la situation. Dans les deux romans, ceux dont les chefs veulent se débarrasser sont accusés de ne pas adhérer aux

orientations de l'entreprise ou d'être hostile à l'entreprise. Mathilde se demande ce que cela veut dire, qu'elle n'adhère pas. Les deux romans posent la langue d'entreprise contre la langue des individus, ainsi ils montrent comment ils ne correspondent pas et comment la langue d'entreprise est violente. Si l'entreprise dans *Nous étions* était auparavant un lieu de reconnaissance et de répétition, maintenant elle est inconnue, hostile et arbitraire. Souvent, les employés ne comprennent pas les formules qui décrivent les changements que l'entreprise subit, et la direction les tient dans l'ignorance. Les rumeurs courent et on parle de sélection naturelle. On fait un sigle dont on plaisante, « Tu es prêt pour la SN? » (Kuperman, 2010:43), comme un commentaire des sigles incompréhensibles de la direction.

L'impuissance est presque totale dans les deux romans. Les employés, excepté les déléguées du personnel dans *Nous étions* qui perdent le rôle encourageant dans les premiers pages étant donné leur manque de pouvoir, n'ont aucune analyse structurelle de l'entreprise ou de monde du travail. Les échecs sont regardés comme personnels et parfois, surtout dans *Les heures*, comme le destin. Au début de ce roman, Mathilde vient de voir un voyant, « parce qu'il n'y avait rien d'autre, pas un filet de lumière vers lequel tendre, pas un verbe à conjuguer, pas de perspective d'un après. Elle y est allée parce qu'il faut bien s'accrocher à quelque chose. » (de Vigan, 2009:12) Elle a commencé à jouer au Lotto deux fois par semaine et de lire son horoscope.

Le métro et son propre loi est décrit en détail dans le roman. La vie souterraine n'est pas tout à fait différente de la vie en surface. Ici, il faut qu'on se tienne à sa place : « Ne pas se laisser entraîner vers le fond, maintenir ses positions. Quand le métro arrivera, bondé, irascible, il faudra lutter » (de Vigan, 2009:70). Mathilde connaît bien ce monde, mais on ne peut pas comprendre tout. À propos du métro qui est en retard et le fait que certains arrivent à l'heure au travail, certains pas : « Il ne faut pas chercher d'explication » (de Vigan, 2009:71).

Les références au destin ne sont pas aussi fréquentes dans *Nous étions* mais ils existent. Quand les employés reçoivent l'information que l'entreprise ne déménagera pas hors de Paris, ils sont « presque reconnaissants au destin » (Kuperman, 2010:46).

2.7 La résistance et la soumission

Dans les deux romans, la solidarité et l'amitié constituent des résistances possibles. Mais ils restent des possibilités, quand les personnages n'osent pas aller au bout, ne pensent pas qu'ils peuvent, n'ont pas de force ou choisissent de se sauver soi-même. Comme nous l'avons vu, les collègues de Mathilde, à part un, qui s'appelle Laetitia, ont peu à peu renoncé à lui parler et ils

évitent son regard. Mathilde comprend qu'ils ont peur d'être les prochains sur la liste. Mais Laetitia lui a dit qu'il est temps qu'elle appelle le syndicat, parce que cela ne s'arrangera pas tout seul. Mathilde n'a pas la force de le faire, mais elle appelle un collègue, Eric, quand il passe par son bureau. Elle lui demande s'il peut écrire une lettre où il constate qu'elle ne participe plus à rien. Il devient gêné ; il répond sans la regarder qu'il ne peut pas risquer de perdre son boulot, sa femme est enceinte et ne travaille pas. Il quitte le bureau et Mathilde ne demandera rien à personne d'autre.

Ce jour-là, Thibault ne veut pas rester dans le cadre de son travail. Il a envie de rentrer chez soi, tirer les rideaux et s'allonger. Une fois, il visite un patient, une jeune femme qui a des signes neurologiques qui peuvent être grave. Il a envie de la prendre dans ses bras et lui dire de ne pas s'inquiéter, qu'il est là avec elle et ne l'abandonnera pas. Il ne le fait pas ; il lui donne des consignes qu'il faut, puis la quitte. Il sent son impuissance contre la maladie, il sent comment la maladie est injuste, il veut faire plus que son rôle de médecin lui permet, mais il ne se le permet pas.

Dans *Nous étions*, Ariane, employé à Mercandier Presse, et Farouk, qui fait le ménage dans le bâtiment, sont devenus amis. Ariane ne veut pas quitter le lieu, elle ne veut pas suivre quand l'entreprise déménage. Le soir du dernier jour dans le lieu, elle a convaincu Farouk de l'aider à rester dans les locaux pendant la nuit. Elle est prise par l'idée de se promener dans les lieux la nuit, « de comprendre ce qui a pu se passer, d'observer ce rien qui reste de nous » (Kuperman, 2010:82). Farouk la rejoint, mais il ne reste pas toute la nuit, il pense que le projet est dangereux et il ne peut pas perdre son emploi. Quand même, aux yeux d'Ariane, cette rencontre est une révolte en soi-même. L'amitié entre elle et Farouk est normalement limitée par le travail :

« Nous nous laissons guider par une sorte d'amitié souterraine qui prendra fin lorsque le couloir appartiendra à une autre société. Farouk continuera à y faire le ménage, à penser à moi dans un premier temps, sans doute, mais le lieu m'effacera définitivement. Ce lieu sera sans traces, aseptisé, nettoyé par Farouk lui-même » (Kuperman, 2010:87).

Mais quand ils se voient ainsi illicitement, l'amitié dépasse ces limites et devient insurrectionnelle.

La volonté de comprendre est aussi une volonté de résister dans ce roman. La rencontre entre Farouk et Ariane aide Ariane à chercher la connaissance. L'amitié de Farouk

donne envie à Ariane de lui sauter au cou et de lui demander qu'il la porte sur ses épaules, « pour que j'aperçoive le monde du travail avec une certaine hauteur. Je voudrais imaginer chacun dans son bureau, devant son ordinateur, comprendre pourquoi Dominique Bercanta a accepté le rôle de chef, simplement parce que son chef-chef le lui a demandé, encouragé par son chef-chef-chef » (Kuperman, 2010:88). Cette image, Ariane sur les épaules de Farouk, illustre bien comment la division du travail fait que le travail de certains facilite l'émancipation des autres.

Ariane veut comprendre et elle ne veut pas laisser le lieu à l'oubli : « Je veux hanter ce lieu à la manière d'une morte qui aurait une mémoire » (Kuperman, 2010:65). Elle ne veut pas oublier ce lieu, qui « n'a pas d'âme et qui ne mérite pas notre mémoire » (Kuperman, 2010:54), parce qu'elle ne veut pas appartenir au nouveau chef, elle ne veut pas que sa vie se réduise à la soumission. Comme écrit Amado sur *Daewoo*, la mémoire est une résistance contre l'effacement d'un lieu.

Au début du roman, les employés veulent comprendre pour se défendre : « Il faut qu'on se réunisse, que l'on discute, que l'on échange les informations pour éviter de se faire piéger par trop d'ignorance » (Kuperman, 2010:41). Mais quand il n'y a pas de connaissance où de compréhension qui peuvent les unir, l'ignorance le fait. Les employés dans le chœur doutent qu'ils restera unis quand ils savent ce qui se passera, alors mieux rester dans l'ignorance :

« Cette situation que nous ne maîtrisons pas malgré nos efforts pour tenter d'en comprendre les ressorts a pour effet de nous rassembler dans une grande ignorance. Il vaut mieux, nous persuadons-nous, ne pas savoir. Cela nous évite de nous diviser. C'est un fait qui aura lieu plus tard, lorsque Paul Cathéter nous aura convaincus du bien-fondé de sa démarche. » (Kuperman, 2010:161)

Pendant ce séjour nocturne au lieu du travail, Ariane se promène dans les couloirs en écoutant les voix des employés et des patrons et en voyant leurs ombres. Elle entre leurs bureaux, éventre les cartons qui sont faits pour le déménagement et détruit le contenu. Ce « travail de destruction » (Kuperman, 2009:122) donne du plaisir à Ariane, quoiqu'elle ne sache pas vraiment pourquoi elle le fait. Elle se demande si elle est devenue dingue : « Qu'est-ce qui fait qu'on devient dingue? Je ne suis pas dans un film fantastique, me dis-je en éclatant de rire » (Kuperman, 2009:94). Ariane exécute cette action seule, les collègues ne savent jamais qui l'a fait, et personne ne dit rien en faveur de ce geste – pourtant, ils aimeraient tous éventrer les

cartons et tout ce que cela symbolise : éventrer les chefs, l'abus de pouvoir, les humiliations. Dans *Les heures*, Mathilde rêve d'une sorte de révolte, qui est similaire à la révolte d'Ariane en ce qu'elle est faite seule et pourrait être classée « dingue », parce qu'elle consiste en la violation des normes sociales :

« Ou bien elle va errer dans les couloirs, pieds nus, elle ira au hasard, caressera les murs de ses mains vides, elle prendra l'ascenseur, appuiera sur n'importe quel bouton, elle chatonnera des airs tristes et nostalgiques, elle ne demandera rien, elle regardera les autres en train de travailler, elle s'allongera sur la moquette appuyé sur un coude, elle allumera une cigarette, elle jettera ses cendres dans les plantes, elle ne répondra pas aux questions, elle se moquera des regards, elle sourira. » (de Vigan, 2009:217-218)

Cependant, l'espoir manque à Mathilde, qui est en train de capituler dès le début du roman, ainsi qu'aux employés dans *Nous étions*. La plupart d'eux ne croient pas qu'une résistance soit possible. Les tendances de protestations sont sans entrain : « Tenir bon nous anéantit, nos forces s'amenuisent. Nous remettons en question la pertinence d'une opposition. Est-ce que ce ne serait pas une manière de signer notre perte? Et pourtant, nous luttons, mais nous luttons assis » (Kuperman, 2010:35). Certains ont une attitude vraiment cynique, comme Patrick Sabaroff quand il voit que Christine, une des femmes syndiquées, porte une nouvelle robe rouge : « C'est la couleur de la lutte, m'a-t-elle répondu dans un sourire que j'ai trouvé hideux, tant le rouge, la lutte et le sourire me semblaient tout droit sortis d'un slogan publicitaire pour une serviette hygiénique » (Kuperman, 2010:27). Il est arrivé que les salariés ont chanté des chansons révolutionnaires, mais seulement parce qu'ils leur rappellent un autre monde qui a existé :

« un monde de courage et de revendications, un monde où l'on s'arrête tous de travailler en même temps pour exprimer la réprobation, un monde d'on n'en peut plus, on ne veut pas continuer comme ça. Le monde a sorti son cran d'arrêt, il y a longtemps, puis a repris sa course. Mais le moment a existé » (Kuperman, 2010:46).

Amado propose que les luttes ouvriers sont plus compliqués dans *Daewoo*, où l'histoire se passe en 2004, qu'en *Sortie d'usine* qui se déroule en 1982, parce que les hiérarchies au travail ne sont plus claires. Dans les romans examinés ici, les hiérarchies sont très claires, mais les employés ne savent pas comment revendiquer ce qu'ils veulent. Dans *Nous étions*, c'est

partiellement parce qu'ils pensent que les revendications appartiennent au passé.

Dans les deux romans, les salariés s'adaptent au travail. Mathilde s'adapte pour supporter la situation ou parce qu'elle ne sait pas faire autrement : « Si elle y réfléchit, elle n'a fait que ça, depuis le début : s'habituer. Oublier le temps d'avant, oublier que les choses ont pu être différentes, oublier qu'elle a su travailler. S'habituer et se perdre » (de Vigan, 2009:189-190). Comme nous l'avons vu au chapitre 2.4, les employés dans *Nous étions* s'adaptent au pire. Ceux qui ne peuvent pas ou ne veulent pas s'adapter, jouer le jeu, ils quittent.

Le rire est dans les deux romans sinon une résistance quand même une manière de rester vivant dans un monde absurde. Mathilde a souvent pensé que le rire était le plus important qu'elle peut donner à ses enfants, « par-delà l'infini désordre du monde » (de Vigan, 2009:50). Maintenant la situation au travail l'a rendu irritable et fatiguée, mais elle commence quand même ce jour par rire. Dans *Nous étions*, ils rient de tout, « parce que seule peut nous sauver l'idée que nous partageons encore la possibilité du rire » (Kuperman, 2010:100). On rit des changements de tenue qu'on préparera pour s'adapter aux goûts du chef. Les employés sont pour la plupart des femmes et les hommes « ont pris des allures efféminées » (Kuperman, 2010:43). Le texte implique que les employés sont condamnés à un rôle traditionnellement féminin où ils doivent s'adapter aux chefs. En plaisantant ils désarment la situation.

À la fin du roman, on a finalement annoncé aux employés le plan de restructuration et les licenciements qui viendront. Ariane, maintenant directeur général, leur parle et essaye de les encourager, mais elle est interrompu par Rose, une femme que personne jusqu'ici n'a aperçu, qui dit à Ariane de se taire. D'autres voix suivent. Ariane représente maintenant « l'absurdité du système, ce pour quoi nous anticipions que la lutte serait vaine » (Kuperman, 2010:227). Ensuite, comme s'ils étaient guidés par la magie, tout le monde quitte ensemble la salle de rencontre. Dans le couloir, la magie les quitte et l'insécurité revient. Pourtant, ils restent le plus longtemps possible ensemble, profitant d'être un groupe. Quand finalement ils vont rentrer dans leurs bureaux, « ne sachant désormais que faire de notre solidarité. La contempler ainsi dans toute son impuissance nous rendait encore plus malheureux » (Kuperman, 2010:229), Christophe Perritoni lance qu'il a une idée. Il suggère qu'on séquestre le chef. Il y en a d'autres qui l'ont fait, il l'a lu dans le journal. Quelques-uns commencent à rire et le rire se disperse. C'est la seule tentative d'une lutte commune dans ce roman, et tout le monde rit comme si c'était un blague. La résistance n'est pas réaliste, et les employés semble avoir besoin de rire. Le rire est leur plainte et il les unit. C'est un rire « chaotique et dévastateur, presque monstrueux, auquel personne n'échappait, une sorte de cri qui nous

maintenait serrés les uns contre autre, un râle si longtemps retenu, exhalé par des dizaines de bouches, un bruit infernal, une plainte, une longue plainte triste à mourir » (Kuperman, 2010:230).

2.8 Les rêves

Amado a noté que les rêves des ouvriers dans *Daewoo* portent sur le passé – quand les hiérarchies au travail ne sont plus évidents, la lutte pour le futur n'en sont non plus et on ne sait pas de quoi rêver. On a vu que l'espoir manque aux personnages dans nos deux romans, et leurs rêves du futur sont étouffés. Au début du roman, les employés dans *Nous étions* rêvent du lieu où l'entreprise pourrait être déplacée, ils parlent de New York et de se trouver dans le décor des grands films. Mais ils arrêtent vite, quelqu'un s'excuse de s'être emporté, « faut pas rêver, garder son boulot, c'est déjà bien. [...] On évitera désormais d'évoquer une ville, un pays, un lendemain. Ils commencent à comprendre qu'on ne relève pas une boîte avec des rêves. » (Kuperman, 2010:39) Les trois femmes syndiquées rêvent d'une lutte commune, même s'ils sont épuisés à la fin du roman et une d'elles a démissionné. Si les autres employés rêvent, ils rêvent comme les ouvrières dans *Daewoo*, du passé, du temps où on travaillait normalement. Ils espèrent, sans grand espoir, que tout s'arrangera sans qu'on est licencié.

La voyante que Mathilde a vu l'a dit que le 20 mai, le jour où se déroule le roman, elle rencontrera un homme qui la délivrerait. Mathilde a attendu ce jour, où quelque chose pourrait se passer. Elle a pensé que quelque chose arriverait, parce qu'elle est arrivée au bout. Elle a imaginé qu'elle serait victime d'un attentat, caserait la cheville, ou bien elle rencontrerait un homme, « qui lui dirait madame vous ne pouvez pas continuer comme ça, donnez-moi la main, prenez mon bras, rebroussez chemin, posez votre sac, ne restez pas debout [...] vous allez vous battre, nous allons nous battre, je serai à vos cotés » (de Vigan, 2009:14). La rencontre possible des deux personnages du roman est un fil rouge dans le roman. Ils sont seuls et épuisés dans la même ville et rêvent des mêmes choses, décrits avec les mêmes mots. Ils rêvent de rentrer chez soi et tirer le rideau, ou de rencontrer quelqu'un de l'autre sexe qui peut l'aimer. Ils se croisent sans parler.

Dans l'histoire de Mathilde, dont les problèmes se trouve au travail, cette rencontre ne semble pas comme une solution. Mais le rêve de l'amour qui change tout semble typique au temps où on n'a pas d'analyse structurel du travail, où la lutte au travail ne semble pas réaliste, où il n'existe aucune solidarité et où on n'en rêves même pas.

3 Conclusion

Dans les romans que nous avons étudiés, à l'exception de l'histoire de Thibault, il n'est pas le quotidien normal au travail qui est dépeint. Plusieurs aspect du travail que nous avons relevé dans notre étude sont alors des aspect du travail sous des conditions extra-ordinaires. Mais nous avons aussi relevé des aspect du relation des personnages au travail qui semble plus fondamentaux, même si les personnages n'en ont pas été conscients avant. Par exemple, le travail est quelque chose de personnel, lié aux identités des personnages. Amado a écrit que les ouvrières chez Bon et Rivaz fond une identité collective sur le travail et le lieu du travail. Les ouvriers dans nos romans fondent leurs identités individuelles sur le travail. Il n'y a pas d'identité collective forte dans les romans, même si le travail est aussi un collectif auquel on prend part. Mais dans *Les heures* et *Nous étions* comme dans *Daewoo*, les identités des personnages sont menacés quand leurs positions au travail sont menacés, et il perd aussi un peu le sens du réel.

Les employés dans nos deux romans ont aussi aperçu le côté violent du travail et qu'il n'y a pas de place pour les êtres fragiles au travail. Ils sont devenus seuls ou ont aperçu leurs solitudes et leurs besoins l'un de l'autre. Nous avons examiné le « chœur » dans *Nous étions*, qui raconte l'histoire de l'entreprise dans la perspective d'un collectif qui n'existe pas vraiment dans un monde du travail individualisé.

Nous avons montré comment les chefs dans les romans utilisent des méthodes psychologiques pour déstabiliser les employés et les rendre gouvernables. Nous avons examiné la langue de l'entreprise et comment cette langue est maniée par les employés. Pour les employés, surtout dans *Nous étions*, le travail est l'arbitraire. Ils n'ont pas d'analyse structurelle et ils prennent les malheurs personnellement. Parfois, surtout dans *Les heures*, on se tient au destin pour trouver des explications et de l'espoir.

Dans les deux romans, la résistance collective ne semble pas réaliste aux employés. Cependant, nous avons vu que l'amitié pourrait être un source de résistance. Dans *Nous étions*, la volonté de comprendre est aussi une volonté de résister. Paradoxalement, dans le manque de connaissance, les employés espèrent que l'ignorance les unit.

Dans le dernier chapitre, nous avons relevé que les ouvriers dans *Nous étions* ont arrêté de rêver où ils rêvent du passé. Dans *Les heures*, le rêve d'une personne de l'autre sexe

qui arriverait avec l'amour et sauverait les personnages principaux, est l'espoir principal en l'absence de solidarité ou de lutte au travail.

Dans les deux romans examinés, le travail ne correspond pas tout à fait aux significations du travail dans Le Grand Robert. Peut-être qu'avant l'état d'exception où se déroulent les deux récits, le travail pourrait être décrit comme un « Ensemble des activités humaines coordonnées en vue de produire ou de contribuer à produire ce qui est utile ou jugé tel » ou un « Ensemble des activités manuelles ou intellectuelles exercées pour parvenir à un résultat déterminé (œuvre, ouvrage, production), considéré le plus souvent comme une nécessité ou un devoir ». Mais dans les cadres des romans, le résultat et l'utilité du travail sont incertains ou mis en cause. Le travail ne correspond plus à une action ou une activité. Même avant, quand les personnages travaillaient normalement, le sens qu'avait le travail pour eux n'était pas l'activité. Le travail était principalement le lieu familial, les rituels communs et la communauté. Dans les deux romans, le travail est une nécessité ou un devoir dans un sens matériel, mais plus éclatant est le besoin *existentiel* du travail.

Le sens du travail est dans les deux romans décrit au perspectif des employés. Ils ne se voient pas étant un groupe social, pourquoi la définition « organisée à l'intérieur du groupe social et exercée d'une manière réglée » ne correspond pas au sens du travail dans les romans. Malgré que le travail n'est pas une « activité laborieuse » il est quand même « professionnelle et rétribuée ».

Comme il est décrit dans les deux romans, le sens du travail est similaire à celui vieilli après le XIX^e siècle : « État d'une personne qui souffre, qui est tourmentée; activité pénible ».

Amado, Labadie et Beinstingel soutiennent que les changements dans la littérature du travail suivent les changements dans le monde du travail. Il serait intéressant d'étudier les romans que nous avons étudié à l'égard de la politique du travail ainsi que des théories sur le travail aujourd'hui, par exemple sur la précarisation ou la féminisation du travail. Il sera également intéressant d'étudier plus proche des récits collectifs du travail, comme le chœur dans *Nous étions*.

4 Bibliographie

AMADO, Maria Hermínia – « Au creux du rêve. Travail et identité, au féminin, dans quelques récits d’A. Rivaz et de F. Bon », *Intercâmbio*, 2a série, vol. 5, 2012, p. 8-31 URL: <http://ler.letras.up.pt/uploads/ficheiros/10566.pdf> [Site consulté le 9 jan -16].

BEINSTINGEL, Thierry – « Langages et littératures du travail chez les écrivains français depuis mai 1968 », *Intercâmbio*, 2a série, vol. 5, 2012, p. 50-60 URL: <http://ler.letras.up.pt/uploads/ficheiros/10566.pdf> [Site consulté le 9 jan -16].

DE VIGAN, Delphine (2009). *Les heures souterraines*. Paris: J.C. Lattès.

KUPERMAN, Nathalie (2010). *Nous étions des êtres vivants*. Paris: Gallimard.

LABADIE, Aurore - « Le roman d’entreprise français au tournant du XXIe siècle. », *Les Cahiers du Ceracc*, n° 7, 2014 [en ligne]. URL : <http://www.cahiers-ceracc.fr/labadie.html> [Site consulté le 9 jan -16].

ROBERT, Paul (1985). *Le Grand Robert de la langue française. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Paris: Dictionnaires Le Robert (deuxième édition).